

La République introuvable de Jules Lemaître (1853-1914). Essai d'interprétation d'un virage réactionnaire

par Sarah Huguet

Fils de modestes instituteurs du Loiret, Jules Lemaître apparaît comme un pur produit de la méritocratie républicaine. Normalien en 1872, agrégé et professeur de littérature au lycée puis à l'université, il profite de la démocratisation de la presse et devient dans les années 1880 l'astre montant de la critique parisienne. Sa carrière d'écrivain mondain l'amène très tôt à l'Académie française où il est élu en 1895 et insensiblement, il abandonne l'anticonformisme de ses débuts pour ressembler de plus en plus à l'archétype décrit par Christophe Charle, de l'homme de lettres installé, cantonné dans la défense des classiques¹. Sa première prise de position politique avant l'affaire Dreyfus est d'un républicanisme exemplaire : en 1889, il s'oppose vivement au boulangisme², au prix d'une brouille assez grave avec sa protectrice la comtesse de Loynes dont la sensibilité césarienne avait cédé aux charmes du « brav' général ». Or fin 1898, on retrouve Jules Lemaître à la tête de la ligue antidreyfusarde de la Patrie française, groupement nationaliste rassemblant les personnalités les plus diverses, et alors que l'échec électoral du mouvement en 1902 aurait pu ramener notre critique vers des rivages plus modérés, il se convertit bruyamment au royalisme et devient à partir de 1908 un propagandiste zélé de la première Action française.

Véritable constat d'échec de l'inspiration républicaine chez un sujet qui semblait pourtant si bien disposé, l'évolution de Jules Lemaître invite à se demander où le bât a blessé. Cette radicalisation s'explique-t-elle par des facteurs purement biographiques ou faut-il y voir un exemple parmi tant d'autres des revirements d'une génération d'intellectuels sceptiques que la République n'a pas su convaincre ? Un peu des deux, comme on l'imagine aisément.

Mais quel que soit le régime d'explication retenu, la réponse ne saurait se dégager de la seule analyse du jeu des forces politiques. Pour saisir pleinement cette évolution, il est nécessaire de l'observer dans l'ensemble de ses manifestations, de la restituer dans un environnement social et culturel complet. Parce que la République est plus qu'un régime, comme l'ont amplement montré Maurice Agulhon³ ou Philip Nord⁴, l'opposition à la République se joue parfois sur des bases bien éloignées du terrain institutionnel : c'est là que le thème de cette matinée prend tout son sens.

Synthèse évolutive d'orientations philosophiques, morales, esthétiques, d'héritages politiques et d'habitudes de gouvernement qui se recompose de crise en crise, l'esprit républicain est un système de valeurs au miroir duquel tout geste, toute idée se connote et s'interprète. Pour le personnel dirigeant, c'est d'abord la partie non écrite du manuel qui guide leur *praxis* et force est de constater que la Troisième République est par excellence un régime dont la lettre s'efface devant l'esprit ; de la tacite « constitution Grévy » au tabou de la

1 CHARLE Christophe, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990.

2 Notamment dans ses « Billets du matin », publiés dans le journal *Le Temps*. Une de ses œuvres dramatiques est aussi largement nourrie par le boulangisme et on y sent peser la réprobation ironique que lui inspire l'événement : *Le Député Leveau*, comédie en quatre actes, Paris, Calmann-Lévy, 1891.

3 Pour la période qui nous intéresse, voir en particulier AGULHON Maurice, *La République de Jules Ferry à François Mitterrand, 1880 à nos jours*, Paris, Hachette, 1990.

4 NORD Philip, *The Republican Moment. Struggles for democracy in nineteenth-century France*, Cambridge, Harvard university press, 1995.

révision, anti-républicaine depuis que Boulanger l'a revendiquée. Par extension, on peut y associer les usages et comportements de ces représentants du régime : modes de sociabilité, attitudes, fréquentations, collusions en tous genres, en s'interrogeant sur l'existence éventuelle d'un style de vie qui leur serait propre. Mais dans une perspective sociale plus large, l'esprit républicain questionne les modalités d'adhésion de l'ensemble de la population à un projet politique nouveau : la diffusion et la réception de ce qu'on nomme de façon très symptomatique, non la République, mais « l'idée républicaine ». Son contenu varie en fonction des époques et reste nécessairement vague, avec cependant un tronc commun qu'on peut hasarder sans trop prendre de risque : le programme libéral et égalitaire des Lumières, le combat laïque, la conviction d'incarner le progrès et un patriotisme aussi idéaliste qu'impérialiste qui voit dans la France un guide pour toutes les nations. Il a en tout cas le mérite de pénétrer l'implicite du régime et d'aider à comprendre ce que l'acceptation ou le rejet d'un corpus d'institutions peut avoir de profondément affectif.

Cet angle d'attaque par « l'esprit » est d'ailleurs particulièrement intéressant pour étudier les nationalistes de la fin du XIX^e siècle. D'abord parce que leurs prises de position reposent aussi sur toute une vision du monde, ensuite parce que leur quête de cohérence face à une modernité jugée anarchique les pousse à plus de systématisme encore que les républicains et enfin parce que ces opposants sur la défensive ont une tendance à la contre-définition. Leur imaginaire politique s'élabore en réaction à « l'esprit républicain » dont ils donnent à voir un avatar maléfique : la république « panamiste », « fachodiste », celle de « l'immonde Reinach », d'une minorité de francs-maçons sectaires et cosmopolites.

Chez Jules Lemaître, ces deux états d'esprit, pro et anti, se succèdent de façon frappante en passant par la phase paradoxale de la Patrie française où système de valeur républicain et référentiel anti-républicain se superposent dans ses discours. Il serait naturel de voir dans ce glissement non la cause mais la conséquence de sa réorientation politique : la parure symbolique et spirituelle ne ferait qu'accompagner l'évolution des convictions de Lemaître. Mais c'est peut-être moins une République objective, envisagée comme un régime plus ou moins fonctionnel dont l'académicien finit par se formaliser, que précisément toutes les valeurs qui sont associées à celle-ci, non seulement parce que lui-même évolue, mais aussi parce que l'esprit républicain sort rajeuni en profondeur de l'affaire Dreyfus. Pour vérifier cette hypothèse, on suivra très succinctement, de la naissance du critique jusqu'à son renoncement à la démocratie, un certain nombre de variables culturelles et sociales qui nous semblent à même de mesurer l'esprit républicain en les combinant dès que nécessaire à des ressorts strictement politiques. Il ne s'agira pas de diagnostiquer des partis-pris qui sont parfaitement connus mais bien d'alimenter une réflexion sur les causes de ce virage réactionnaire.

Genèse d'un libre-penseur

Disons d'emblée que l'allégeance de Lemaître au régime du 4 septembre est facilitée par un divorce, ou du moins un demi divorce, avec la religion dans laquelle il a grandi. Le couple d'instituteurs du Second Empire qui lui donne le jour en 1853 aux environs de Beaugency est loin de l'image anticléricale dont se colorera le corps des enseignants du primaire sous la Troisième République. Plusieurs témoignages présentent Désirée Lemaître comme une femme très pieuse¹ et si rien n'est certain concernant le père², on peut imaginer qu'il est lui-même suffisamment fervent pour destiner son fils unique à la prêtrise.

Le jeune Jules entre à 10 ans au petit séminaire de la Sainte-Croix d'Orléans, institution alors sous la juridiction de ^{Mgr} Dupanloup. C'est à cette époque qu'il entend parler pour la première fois d'Ernest Renan, dont

1 Principalement Henry Bordeaux, *Jules Lemaître*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1920, p. 32 ; Myriam Harry, *La vie de Jules Lemaître*, Paris, Flammarion, 1946, p.16.

2 Selon Henry Bordeaux, Élie Lemaître aurait envisagé dans son enfance d'embrasser la carrière ecclésiastique mais les informations sur sa pratique religieuse d'adulte sont pratiquement inexistantes. *Ibid.*, p. 32.

l'évêque d'Orléans avait été le directeur, dont les républicains feront à tort ou à raison leur héros et qui est incontestablement la personne qui exerce l'ascendant le plus profond et le plus durable sur le futur critique. Lemaître raconte dans ses souvenirs sa fascination enfantine pour la « gloire impie » du personnage dont on ne prononçait le nom qu'avec effroi sur les bords de Loire¹ :

Je savais qu'il était un célèbre incrédule, élevé par l'Eglise, et qui avait renié l'Eglise et qui lui avait fait beaucoup de mal. Il m'était mystérieux. Je songeais : « Il est donc possible d'avoir porté la soutane et de cesser de croire ! » Renan est le seul contemporain illustre qui ait occupé ma pensée d'enfant.

Avec Louis Veuillot ajoute-t-il, parce que Dupanloup, envieux de sa renommée littéraire et revenu de l'ultramontanisme, le détestait, et que le jeune garçon s'amusait de cette rivalité. Lemaître est un élève un peu hors-norme, doux mais précoce et irrévérencieux. A 14 ans, il est surpris en train de lire Racine en cachette, lecture jugée perturbante et rigoureusement interdite. On découvre alors les caricatures qu'il a faites de ses professeurs et il est renvoyé du petit séminaire au désespoir de sa mère à qui on explique à mots couverts qu'il sera un nouveau Renan². Lemaître commence à perdre la foi à peu près à cette époque, sans qu'un lien de cause à effet puisse être formellement établi entre les deux événements³. Mais ce n'est qu'à l'École normale qu'il lira vraiment l'illustre philosophe⁴ :

Il m'apporta de grands plaisirs et me fut d'un grand secours. Il m'apprit le premier « la piété sans la foi », et m'aida à supporter sans secousse et sans douleur une crise morale beaucoup moins dramatique et infiniment moins importante par ses conséquences que celle qu'il avait connu lui-même, mais enfin une crise du même ordre.

Vers 18 ans, Jules Lemaître s'est dépouillé de toute croyance et même s'il garde toujours une admiration attendrie pour les fidèles et crédite le catholicisme d'un certain nombre de vertus sociales, il fait preuve désormais d'un total libéralisme en matière de religion. Au terme de son initiation renanienne, il se définit comme un sceptique⁵ et ne cessera jamais de se réclamer du patronage de son maître.

Passions républicaines

Tout comme il s'éloigne de la religion qui l'a vu naître, Lemaître se distingue nettement des convictions de ses parents. Difficile de connaître avec précision les opinions politiques des époux Lemaître mais leur bibliothèque parle d'elle-même, comme en témoigne une chronique rédigée par le critique en 1889⁶ :

Je me souviens que, tout enfant, je lisais l'histoire de la Révolution dans deux beaux volumes dorés de M. Poujoulat, rédacteur de la Gazette de France. L'auteur, bien entendu, flétrissait tout le temps les révolutionnaires, et de la façon la plus énergique. Eh bien ! Malgré cela, son récit me grisait. La grandeur théâtrale des faits, le tragique et le pompeux de l'époque, [...] le mépris contagieux de la mort, la vie intense et furieuse... tout cela me montait au cerveau comme un vin brutal... Pour rendre la révolution haïssable, c'est bien de la flétrir mais il ne faudrait pas la raconter. J'étais, à quinze ans, un enfant doux et pieux, mais résolument jacobin et terroriste, pour avoir lu M. Poujoulat.

1 LEMAITRE Jules, « Mes souvenirs, mon arrivée à Paris », *Les Contemporains*, 8^e série, Paris, Boivin et C^{ie}, 1924, p. 17.

2 Cette prophétie qui vient opportunément alimenter le thème de la prédestination au renanisme que Jules Lemaître distille dans ses souvenirs n'est pas racontée par lui et semble juste. L'abbé Francis Vincent la prête au directeur de l'établissement qui n'était autre que le confesseur de Mme Lemaître. *Ames d'aujourd'hui, Essai sur l'idée religieuse dans la littérature contemporaine*, Paris, Beauschêne, 1913, p. 78.

3 Myriam Harry le suggère en se fondant sur une affirmation de Lemaître qui dit avoir été pieux « jusqu'à l'âge de quatorze ans » mais cette chronologie rigide est contredite par d'autres déclarations du critique.

4 LEMAITRE Jules, *ibid.*, p.17.

5 Un scepticisme philosophique mais aussi littéraire et intellectuel dont Jules Lemaître est loin d'être l'unique représentant.

6 LEMAITRE Jules, *Les Contemporains*, 5^e série, Paris, Lecène et Oudin, 1892, p. 171.

C'est donc dans une ambiance plutôt réactionnaire que le jeune garçon est éduqué, mais semble-t-il de façon contre-productive. Dans la correspondance qu'il échange avec ses parents lorsqu'il est jeune professeur de rhétorique au Havre dans la seconde moitié des années 1870, une polémique l'oppose à son père au sujet de Michelet où il prend ardemment la défense du chantre de 1789 : « il est peut-être le plus grand historien, à coup sûr un des plus grands écrivains et poètes de notre temps... âme mystique et religieuse au fond »¹.

Révolutionnaire, Lemaître jeune est bien entendu un grand admirateur des romantiques de la génération 1830 qui véhiculent l'humanitarisme inhérent à la sensibilité républicaine. Lamartine, Hugo, Michelet et George Sand sont ses auteurs favoris². Il les préfère aux classiques dont il s'est nourri comme il préfère plus généralement les contemporains aux anciens. Dans le cahier rouge où il griffonne les poèmes qui composeront le volume des *Médailles*, publié en 1880, un sonnet non recueilli révèle son admiration béate pour Hugo³ :

Maître sublime en qui l'âge présent respire,
 Hugo, force et douceur, bouche d'ombre et de feu,
 [...]
 Je m'incline, chétif et je voudrais te dire,
 Que t'aimer ce n'est rien, que t'adorer, c'est peu...
 [...]
 Prophète qui contient l'avenir glorieux,
 Je médite à tes pieds comme un brahmin pieux
 Devant l'idole énorme où l'éternité rêve ;
 [...]

On peut constater que son panégyrique s'adresse autant à l'écrivain qu'à l'inspirateur du temps. Cette hugolâtrie est tout à fait caractéristique du républicanisme très unanimiste des premiers temps : l'auteur des *Châtiments* est alors le symbole vivant du régime et seuls les opposants conservateurs et d'extrême gauche oseront critiquer son enterrement laïque et fastueux en 1885.

Récepteur enthousiaste, Lemaître est à sa manière un propagateur de l'esprit républicain, si on accepte d'identifier celui-ci à la notion de progrès. Rien de conservateur dans ses habitudes professionnelles, bien au contraire, un regard rétrospectif donne à son professorat une allure ultra-moderne. Jamais rhétorique ne fut plus mal enseignée ! Au lieu d'étudier Eschyle et Horace, il partage ses passions très actuelles avec ses lycéens⁴ :

Dans ma classe, j'étais tout à fait le camarade de mes élèves. Je ne les punissais pas ; je ne leur faisais pas faire beaucoup d'explications de grec ni de latin ; mais j'avais le sentiment que j'agissais plus sur eux par la conversation et les lectures que je ne l'eusse fait par un enseignement méthodique. [...] *L'Assommoir* de Zola paraissait alors dans une petite revue : *la République des Lettres*. Je leur lisais des passages : la noce, la visite au Louvre, le repas chez les Coupeau. En somme, je leur lisais, à mesure, à peu près tout ce que j'avais lu moi-même.

Un programme qui aurait toute sa place dans une classe de français de première aujourd'hui ; moins en cette fin de XIX^e siècle où Zola est loin d'être du goût de tous les parents. Lemaître passe pour quelque peu subversif. Ses élèves dont plusieurs témoigneront gardent un souvenir ému de ce professeur atypique mais les rapports d'inspection sont très réservés : « les familles ont exprimé des craintes sur la discipline de M. Lemaître »⁵.

1 Cité par BORDEAUX Henry, *op. cit.* p. 88. Cette correspondance familiale consultée par le successeur de Lemaître à l'Académie française juste après le Première Guerre mondiale n'a à ce jour pas pu être retrouvée.

2 LEMAITRE Jules, « Mes souvenirs, mon arrivée à Paris », *Les Contemporains*, 8^e série, *op. cit.* p. 3.

3 Poème reproduit par BORDEAUX Henry, *op. cit.*, p. 74.

4 LEMAITRE Jules, « Mes souvenirs, mon arrivée à Paris », *Les Contemporains*, 8^e série, *op. cit.*, p. 3-4.

5 Cité par HARRY Myriam, *op. cit.* p. 47.

Insistons enfin sur le cadre géographique et les premières fréquentations mondaines du futur critique car ils ont toute leur importance. Le Havre est une ville de tradition républicaine¹, tradition pleinement incarnée à l'époque par la société protestante de la ville. C'est dans ce milieu négociant mais intellectuel que Lemaître se sent le plus à l'aise². Il fréquente les Monod – nom honni plus tard par Maurras – Jules Siegfried, le maire, et sa femme Julie, féministe des plus actives. Il est invité à donner des conférences littéraires au Cercle Franklin, une institution chargée du développement culturel de la classe ouvrière, créée par l'édile, et baptisée ainsi en hommage au père fondateur de la république américaine. Et le jeune poète doit largement aux Siegfried ses débuts journalistiques : c'est chez eux qu'il rencontre les hommes de presse qui l'initieront au métier dès l'époque de ses années d'enseignement³.

Dans les ouvrages de propagande néo-royaliste qu'il publie à partir de 1908⁴, Lemaître revient abondamment sur sa ferveur républicaine de jeunesse pour mieux opposer ses errances à l'idéal monarchique. On ne peut regarder cette dialectique qu'avec méfiance, tant le nouveau ligueur semble soucieux de donner à son parcours la valeur édifiante d'une conversion. Pourtant il apparaît bien que cette passion initiale n'est pas exagérée, ce qui est somme toute assez compréhensible chez l'écrivain débutant : le nouveau régime est en accord avec sa jeunesse, son agnosticisme, sa vision de l'histoire, ses penchants esthétiques, la modernité sa posture professionnelle et jusqu'à ses relations.

Un républicain de droite

Après quelques années d'enseignement à l'université et un drame familial qui voit la mort de sa femme et de sa fille à quelques semaines d'intervalle, Jules Lemaître s'installe à Paris fin 1884 et se taille en quelques mois une réputation de critique littéraire qui lui ouvre les salons les plus en vue de la capitale.

C'est chez la très républicaine Mme de Caillavet qu'il rencontre régulièrement Renan et qu'il devient l'ami d'Anatole France. Les deux écrivains forment un véritable duo dans les années 1880-1890, faisant front commun contre le critique dogmatique Ferdinand Brunetière dans la polémique de l'impressionnisme en 1891⁵, se comblant d'attentions dans leurs chroniques respectives. Georges Clemenceau est la troisième étoile des soirées de l'avenue Hoche. Mais les salons d'avant l'affaire ne sont pas encore en ordre de bataille et c'est la bonapartiste comtesse de Loynes, devenue la bonne amie de Lemaître, qui prend conseil auprès du duelliste radical quand le critique est offensé par un collègue jaloux⁶. Clemenceau est catégorique : il faut réparer l'affront par les armes et il est l'un des témoins de Lemaître lors du duel qui oppose les deux hommes de lettres le 9 avril 1891, duel dont le procès-verbal nous est parvenu⁷. Dans les nombreux salons qu'il fréquente et dont on n'a guère le loisir de dresser ici l'inventaire, Lemaître rencontre quantité d'hommes politiques et de journalistes de tous bords, républicains comme réactionnaires mais il a clairement la faveur du régime comme il le racontera plus tard : « Plusieurs de mes anciens camarades étaient devenus des gens en place. J'avais des amis au pouvoir ou aux alentours du pouvoir. Je n'avais pas, personnellement, à me plaindre du régime. Poincaré et Roujon me comblaient d'honneurs »⁸.

1 Voir à ce propos ARDAILLOU Pierre, *Les républicains du Havre au XIX^e siècle, 1815-1889*, Rouen, Lecerf, 1999.

2 BORDEAUX Henry, *op. cit.*, p. 77.

3 Le plus décisif étant Charles Bigot, normalien et journaliste au *XIX^e Siècle*, à qui Jules Lemaître envoie son tout premier article. Une lettre de Lemaître à sa famille datée du 11 mai 1879 et relatant l'épisode est mentionnée par Henry Bordeaux, *op. cit.*, p. 89-90.

4 En particulier ses *Lettres à mon ami*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910 et ses *Discours royalistes*, 1908-1911, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1911.

5 Voir à ce propos DURRIERE Germaine, *Jules Lemaître et le théâtre*, Paris, Boivin et Cie, 1934, p. 27-39.

6 L'épisode est raconté par DAUDET Léon dans *Flammes*, Paris, Grasset, 1930, p. 182.

7 Archives de la BNF, NAF 28018, f. 254-255.

8 LEMAITRE Jules, *Lettres à mon ami, op. cit.*, p. 10.

C'est en effet sur les instances de ces deux hommes du ministère de l'Instruction publique qu'il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1887 (par le commandeur Renan en personne) puis officier en 1895, année de son élection à l'Académie¹. Le fait que Raymond Poincaré soit un habitué du salon de Mme de Caillavet n'est peut-être pas sans importance dans cette affaire.

Il est donc bien naturel que Lemaître prenne la défense du régime lors de la crise boulangiste, d'autant que la comtesse de Loynes reçoit le général et qu'il ne fait pas très bonne impression sur le critique. Les « Billets du matin » qu'il publie à l'époque dans le journal *Le Temps* tournent Rochefort en ridicule, mais c'est surtout la lettre très ironique adressée à Maurice Barrès qui est restée célèbre. Le député boulangiste de Nancy y est abondamment moqué entre deux protestations d'amitié² :

J'ai bien été un peu surpris, tout d'abord, de votre sympathie pour un homme de qui devaient vous détourner, semble-t-il, votre grande distinction morale et votre extrême raffinement intellectuel. Je ne croyais pas non plus, quand j'ai lu vos premiers écrits, que la politique pût jamais tenter un artiste aussi délicat et aussi dédaigneux que vous. Mais, en y réfléchissant, je vois que vous êtes parfaitement logique. Vous rêviez, dans votre *Homme libre*, la vie d'action qui vous permettrait de faire sur les autres et sur vous un plus grand nombre d'expériences et, par là, de multiplier vos plaisirs.

Nul doute que Barrès n'a guère apprécié d'être présenté comme un dilettante de la politique... Lemaître abhorre le boulangisme qu'il juge stupide et primaire mais il déteste surtout les deux composantes principales du mouvement : le radicalisme et le royalisme. Le royalisme parce qu'il est républicain, le radicalisme parce qu'avec le temps, il est devenu conservateur. Ami de Clemenceau, il exècre ses idées et quand il se réclame du peuple ce qui est fréquent, c'est autant pour fustiger le dédain des classes aisées que pour insister sur les dangers du populisme : « Ah ! peuple ingénu, d'où nous sortons et dont nous sommes, honte à qui te méprise et malheur à qui te souffle la haine et l'envie ! »³. Désormais, Lemaître rejette en bloc la théorie de l'unité révolutionnaire et revendique hautement le droit de condamner les outrances de 1793. Voire davantage⁴ :

Les robins féroces et de médiocre intelligence qui ont fait la Terreur ne m'ont plus inspiré que de l'horreur et du mépris. J'ai même douté quelque fois des « *bienfaits de la Révolution* » ; je me suis diverti à être amoureux de Marie-Antoinette, et il m'est, je crois, arrivé de dire que j'aimerais mieux être privé des joies de l'égalité civile et politique et qu'on n'eût pas coupé la tête d'André Chénier. (Il est vrai qu'il serait mort tout de même, à l'heure qu'il est.)

A partir de 1897, le critique publie des articles d'opinion dans le *Figaro* qui sont un véritable florilège d'orléanisme politique, associant attachement aux libertés individuelles et conservatisme social. On y apprend que le fonctionnarisme et le socialisme vont tuer la France, qu'il faut cultiver l'esprit d'entreprise, développer l'enseignement moderne, la conquête coloniale, que la dépopulation est le fléau du temps et que point trop n'en faut en terme de féminisme⁵.

En littérature l'évolution est similaire, Lemaître critique est de moins en moins en phase avec l'air du temps. A la fin des années 1880, il verse sans complexe dans le nationalisme littéraire : s'agace du succès du théâtre nordique d'Ibsen, des romanciers russes⁶, en expliquant à ses lecteurs que les Français avaient déjà tout inventé en 1848⁷. Il n'est pas plus séduit par Shakespeare qu'on traduit enfin sans coupures, que ne l'était

1 AN LH/1575/63.

2 « *A M. Maurice Barrès, député boulangiste* », lettre datée du 9 octobre 1889, recueillie dans *Les Contemporains*, 5^e série, op. cit., p. 318-318.

3 Chronique dramatique sur Jacques Bonhomme de Maujean, *Journal des Débats*, 8 novembre 1886.

4 LEMAÎTRE Jules, *Les Contemporains*, 5^e série, op. cit., p. 171-172.

5 Série d'articles repris dans *Opinions à répandre*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901.

6 Voir par exemple son article sur Tolstoï, *Journal des Débats*, 6 juin 1887, repris dans *Impressions de théâtre*, 1^{ère} série, Paris, Lecène et Oudin, 1888, p. 269-282.

7 Assez ironiquement, c'est un Barrès non encore converti au nationalisme qui lui reproche son étroitesse d'esprit dans un article du *Figaro* du 4 juillet 1892, « La querelle des nationalistes et des cosmopolites ».

Voltaire en son temps : est-il vraiment besoin d'être aussi trivial ?

Et de comparer le dramaturge anglais à Racine¹... Le symbolisme lui échappe quasi complètement et il est désormais bien moins convaincu par le naturalisme. En janvier 1887 paraissent dans le *Figaro* ses pronostics littéraires pour l'année à venir et il s'y livre à un pastiche de Zola qui n'est pas très flatteur pour le premier des intellectuels² :

M. Emile Zola publiera un roman de sept cents pages intitulé *La Terre* [...]. La seule passion campagnarde étant comme on sait, l'amour de la terre, vous prévoyez le sujet. Ce sera l'histoire d'un vieux paysan qui fera le partage de ses biens à ses enfants ; ceux-ci, trouvant qu'il dure trop, le pousseront dans le feu à la dernière page. Je pense qu'il y aura aussi une fille-mère qui jettera son petit dans la mare [...]. Et le roman commencera ainsi : « *Le soleil tombait d'aplomb sur les labours... L'odeur forte de la terre fraîchement écorchée se mêlait aux exhalations des corps en sueur... La grande fille, chatouillée par la bonne chaleur, riait vaguement, s'attardait, ses seins crevant son corsage...* – N... de D... ! fit l'homme ; arriveras-tu, s...pe ? ».

C'est que Lemaître se montre de plus en plus attaché à la clarté et à la bienséance classiques et estime que la sauvagerie des personnages de Zola pêche par irréalisme. Mais si romantisme égal républicanisme, doit-on à l'inverse conclure que classicisme égal réaction ? Non, sans doute. Ce n'est pas parce que Maurras systématisera cette opposition qu'elle est vraie : l'exemple d'Anatole France est révélateur de l'ambiguïté de l'esprit classique. Ce goût des vérités générales et cette conception abstraite de l'homme, cet humanisme qui court de la Renaissance aux Lumières feront de l'*alter ego* de Lemaître un dreyfusard.

Le critique à succès est-il moins inspiré que ne l'était le jeune professeur ? Du point de vue littéraire, le repli est manifeste : Lemaître quitte le camp des Modernes pour celui des Anciens, révère une tradition censée incarner le génie français en adoptant une posture blasée de relativiste revenu de toutes les modes. Une prédilection pour les valeurs sûres qui à défaut de lui être exclusive lui est très personnelle. Mais en politique il serait plus discutable de voir dans son évolution une trajectoire unique ou les prémises d'un quelconque renoncement à l'idée républicaine. D'une certaine manière, Lemaître vieillit en même temps que le régime : adolescent en 1870, il applaudit l'arrivée au pouvoir des opportunistes, puis conforté dans ses opinions par l'échec du boulangisme alors qu'il a 36 ans, il suit agréablement la pente conservatrice de la République des années 1890 : celle du ruralisme de Méline, de « l'esprit nouveau » de Spuller, du Ralliement des catholiques et du péril ouvrier. Tout républicain qu'il est, c'est désormais d'un républicanisme de droite qu'il se réclame, phénomène émergent et mal perçu par les contemporains, d'où l'étiquette vieillie de « progressisme » qui lui est attachée. On se range volontiers à l'avis de Maurice Agulhon sur ce point : au fond, c'est la République de cette période qui perd une inspiration d'origine assez marquée à gauche pour adopter un comportement défensif³. L'évolution de Lemaître relève à bien des égards d'un phénomène structurel.

Le primat du social sur l'individuel

Mais venons-en donc à l'affaire. A la suite de la pétition des intellectuels, un petit groupe de professeurs conseillé par Maurras et Barrès fait appel à des hommes de lettres pour « montrer que l'intelligence n'est pas toute du même côté ». Jules Lemaître prend la tête d'un mouvement de 22 académiciens, artistes célèbres, grandes figures de l'université et la Ligue de la Patrie française voit le jour le 31 décembre 1898⁴.

1 Chronique dramatique sur *Hamlet*, *Journal des Débats*, 4 octobre 1886 ; Impressions de théâtre, 1^{ère} série, *op. cit.*, p. 126-139.

2 « Pronostics pour l'année 1887 », *Le Figaro*, 12 janvier 1887.

3 AGULHON Maurice, *op. cit.*, p. 57-68.

4 Sur la ligue, voir RIOUX Jean-Pierre, *Nationalisme et conservatisme. La Ligue de la Patrie française*, Paris, Beauchesne, 1977 ; CHARPENTIER de BEAUVILLE Philippe, *La Ligue de la Patrie française (1898-1902)*, thèse de 3^e cycle, Paris IV, 1977 ; STERNHELL Zeev, *La droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme, 1885-1914*, Paris, Seuil, 1978, p. 131-145 ; JOLY Bertrand, *Nationalistes et conservateurs en France, 1885-1902*, Paris, Les Indes savantes, 2008, p. 301-340.

Le salon de M^{me} de Loynes se ferme aux dreyfusards et un véritable dialogue de sourd marqué par une totale incompréhension s'engage alors entre les deux camps.

L'implication des intellectuels est en elle-même vécue comme un scandale. A la première conférence de la ligue le 19 janvier 1899¹, après avoir souligné son caractère illégitime et brutal vis-à-vis des institutions, Jules Lemaître cherche à la vider de son sens : les dreyfusards prétendent soutenir une cause généreuse ? Si c'était le cas ils défendraient d'autres innocents. Ils prétendent chercher la vérité ? Jouissance démystificatrice de ceux qui croient « voir ce qui échappe au troupeau ». En réalité, ils agissent sous l'effet d'une « antipathie instinctive, secrète, inavouée d'homme d'étude et de cabinet » envers les valeurs de discipline et de courage physique qu'incarne l'armée. Certains sont même cupides : le dreyfusisme fait vendre du papier ; ou snob : c'est valorisant de ne pas penser comme tout le monde. « L'excuse enfin de plusieurs, termine Jules Lemaître, [...] c'est une tendance héréditaire et très honorable en soi : la protestation, la revendication chronique à une défiance inquiète et ombrageuse, tendance bien compréhensible chez des petits-fils de persécutés ; et par suite ils nous font payer indéfiniment les crimes de nos pères contre leurs aïeux ».

C'est évident, les Scheurer-Kestner et les Monod défendent Dreyfus non en vertu des valeurs universalistes de la Révolution auxquelles ils ont certes toutes les raisons d'être sensibles, mais sous l'effet d'une espèce de protestantisme étymologique. Incapable d'admettre la rationalité interne de ce qu'il voit comme une remise en cause de l'autorité, Lemaître l'explique par des logiques d'intéressement. Tout un chapitre assimile ensuite l'engagement des intellectuels à « l'anarchisme », affirmant que leur entreprise est « anti-sociale ».

Les valeurs universelles qui veulent que la Justice prime sur la raison d'Etat et l'honneur de l'armée, Lemaître fait bien l'effort de les défendre dans son discours mais malgré les trésors d'atténuation et les détours dont il use, il est évident que son choix est fait. D'ailleurs, plutôt que de tenter une attaque périlleuse contre la notion de justice que lui opposent ses adversaires, c'est tout l'acquis philosophique qu'il met sur la sellette, comme le montre bien dans un compte-rendu de la conférence publié le lendemain, la paraphrase du journaliste de *l'Eclair* qui résume de longs passages où ces idées sont filées² :

L'heure est venue où la patrie doit être une religion. La foi religieuse est ébranlée. La foi en la patrie est celle qui demeure vivace dans l'âme du peuple. La morale rationaliste, froide et abstraite, ne pourrait, elle, la réchauffer et la vivifier en la faisant entrer dans l'amour de la patrie qui est l'amour du bien moral ! [...] C'est s'immoler à quelque chose de concret qu'aimer la patrie. [...] Ce culte a son temple, la terre des aïeux. Il a ses saints et ses martyrs. Il a sa Bible : les œuvres des grands hommes. [...] Répondre à cet appel, cela coûte moins que d'obéir à l'impératif catégorique et dans la plupart des cas, cela revient au même.

On réalise alors qu'une véritable querelle d'appropriation de l'idée républicaine se joue dans cette affaire. Tout à fait conscient que ses adversaires s'arquent sur le kantisme, Lemaître propose en remplacement une autre philosophie officielle : le nationalisme, garant de la société cohésive qu'il appelle de ses vœux. Mais l'inspiration de ce nationalisme est pour le moins hétérogène. Après des passages assez barrésiens, Lemaître, soucieux de s'inscrire dans l'horizon d'attente de son auditoire, précise³ :

Au surplus, ces pensées les plus généreuses et les plus largement humaines, la France ne peut les faire triompher au dehors que si elle est forte ; elle ne peut être forte que si elle est aimée de tous ses enfants. Quand ils y mettraient un peu de cœur, un peu de parti pris, je n'y verrais pas grand mal ; le véritable amour ne saurait être entièrement raisonnable et philosophique. Notre patriotisme est celui des soldats de la Révolution, c'est celui de Lamartine, de Hugo, de Michelet, de Renan [...] ; c'est, si je puis dire la façon la plus provisoirement pratique d'aimer le genre humain.

1 LEMAITRE Jules, *La Patrie française*. Première conférence, 19 janvier 1899, Paris, Bureaux de « La Patrie française », 1899. On se référera ici à la version du *Journal*, sténographiée in extenso et publiée le 20 janvier 1899 et au compte-rendu de *l'Eclair* du même jour qui donne de la conférence une lecture intéressante en montrant comment le discours de Lemaître, complexe et sinueux, a été compris par les sympathisants de sa cause.

2 *L'Eclair*, 20 janvier 1899.

3 *Le Journal*, 20 janvier 1899.

Passage typique des contorsions auxquelles se livre le critique dans beaucoup de ses discours pour concilier l'inconciliable. Lemaître réussit la prouesse de justifier un nationalisme nouveau style, fermé et jaloux par le nationalisme vieux style, ouvert et civilisateur. Il cite même à l'appui de sa thèse un texte d'Hugo où le patriarche explique qu'il est parfois bon de se recentrer sur son propre pays. Et si cet antagonisme entre raison et passion rend assez bien compte de la différence entre nationalisme universaliste et nationalisme immanentiste du point de vue philosophique, dans les faits, ce sont bien les soldats de la Révolution et les romantiques qui ont incarné le premier : la raison fut en quelque sorte diffusée par la passion. Lumières et romantisme ne sont que les deux facettes d'un même refus : l'absolutisme dans le domaine politique et le classicisme dans le domaine esthétique. Le raisonnement de Lemaître est donc quelque peu difficile à suivre et on sent une vraie difficulté à se couper de l'héritage patriotique républicain pour assumer pleinement la pensée de Barrès, ce dont le prophète de la « Terre et des Morts » finira d'ailleurs par s'agacer¹.

De l'opposition au renoncement

Les contradictions sont constantes à la Patrie française, sur le fond mais aussi sur la forme. Dans son fonctionnement ordinaire, la ligue se tient avec peine dans l'opposition républicaine. Elle se définit comme légaliste mais est indulgente pour les fomentateurs de coup d'Etat², elle refuse l'antisémitisme mais se trouve à plusieurs reprises mêlée à des individus comme Drumont ou Guérin³. Hostile au royalisme, elle est noyauté par les réactionnaires⁴ et son langage politique, dès lors qu'elle se lance dans la bataille électorale a tout de la droite révolutionnaire, comme le montre ces extraits de propos de Lemaître tenus au cours de réunions nationalistes et rapportés par les indicateurs de la Sureté générale⁵. 14 novembre 1899 : « la République est dominée par une minorité de juifs, de francs-maçons et de protestants ». 29 avril 1900 : « L'infâme gouvernement Waldeck-Rousseau, Millerand, Galliffet, a passé un marché avec le syndicat, [...] les élections du 6 mai doivent donc être le premier coup de cloche qui débarrassera le pays des misérables politiciens qui après avoir pactisé avec les anarchistes incendiaires et les internationalistes, sont les instruments du parti de l'étranger ». 11 juillet 1900 : « la France est sous la domination d'une secte, ramassis de juifs et de francs-maçons soutenus par une presse immonde ».

Face au gouvernement de « défense républicaine » de Waldeck-Rousseau qui a beau jeu de marginaliser la ligue en la taxant de cléricale-réactionnaire, Lemaître tâtonne, cherche une République à opposer à ses adversaires : il se réclame tantôt de Gambetta et de la République originelle, tantôt de Méline ou de Deschanel, partisans d'une République modérée ; bref, il veut la République d'avant l'affaire. Opposé au départ à toute réforme électorale, il réclame ensuite le scrutin de liste à la proportionnelle. Souvent, il pense à limiter le suffrage universel, mais en novembre 1902, après l'échec de la Patrie française aux élections législatives, il se

1 Sa conférence du 10 mars 1899 dont il voulait faire le programme de la ligue est annulée officiellement pour des raisons pratiques mais cet incident va convaincre Barrès de prendre ses distances avec le mouvement pour s'investir dans la création d'un groupe plus radical : le comité d'Action française. JOLY Bertrand, *op. cit.*, p. 307-308.

2 Lemaître doit montrer patte blanche et rendre hommage au sang-froid du général Roget après la tentative manquée du 23 février 1899 car deux des cadres de la ligue, Barrès et Syveton, étaient aux côtés de Déroulède lors de son coup de force. Lui-même publie le 19 février 1899 un violent article dans l'*Echo de Paris* contre Loubet, le président des « panamistes », à la suite de quoi plusieurs personnalités éminentes comme Brunetière quittent la ligue. RIOUX Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 34.

3 Les antisémites participent à de nombreuses réunions et même si leur implication ne va pas sans tensions, la ligue s'accommode souvent de leur aide : Raphaël Viau publie une lettre de Jules Lemaître à Guérin datée du 28 juin 1901 où le président de Patrie française sollicite chaleureusement le concours des ligues du Grand Occident. *Vingt ans d'antisémitisme, 1889-1909*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1910, p. 286-287.

4 Ils profitent localement des allures respectables de la ligue pour se dissimuler sous son nom et bénéficier de ses fonds électoraux : les comités de la Patrie française du XVI^e arrondissement sont tous tenus par des royalistes. Jean-Pierre Rioux, *op. cit.*, p. 55.

5 APP Ba 1150, dossier Lemaître.

rallie à la « République intégrale »¹ de Déroulède qui prône rigoureusement l'inverse : plébiscitaire, elle est fondée sur l'accroissement du pouvoir du président de la République et le référendum. L'assemblée générale de la Patrie française du 8 juin 1903 rejette cette nouvelle direction² mais Lemaître s'y entête, faisant l'apologie des institutions américaines.

Pourtant, c'est trop tard, preuve est faite que la conquête du régime par l'intérieur est impossible et dans la conversion de Lemaître à la monarchie de 1903 à 1908³ entre une grande part de découragement⁴ :

Je me suis trouvé à la tête d'une Ligue qui est devenue, malgré moi, électorale et j'ai pu toucher du doigt, non seulement les inconvénients accidentels, mais l'essentielle malfaisance du système politique électif. [...] J'ai compris alors que cette machine aboutissait nécessairement, fatalement, à la suprématie des pires. [...] J'ai pris comme *ex-libris* une devise tirée du distique de Gil Blas : *Inveni portum. J'ai trouvé le port.* [...] Et ce que Lesage dit à l'espérance et à la fortune, je le dis, moi, à l'illusion républicaine : « Vous m'avez assez joué. Cherchez maintenant d'autres dupes ».

La République c'est l'électoratisme, le carriérisme et les compromissions forcées. Ce découragement s'est d'ailleurs régulièrement exprimé lorsque Lemaître était président de la ligue : un rapport de police daté du 5 janvier 1900 raconte qu'il aurait confié à Maurras son manque de foi dans la campagne en cours, se disant « entouré d'ambitieux »⁵. Toutefois, ce n'est pas uniquement par dépit que l'académicien adhère au maurrassisme et il y trouve bien des compensations à l'abandon de la démocratie. Voici selon lui un des nombreux « avantages de l'état d'esprit royaliste »⁶ :

J'avais encore, jadis, des préjugés de manuels scolaires, qui, sans me détourner tout à fait des ancêtres, diminuaient fâcheusement la somme de sentiments que je pouvais avoir en commun avec eux. Je les comprenais mal quand ils parlaient du roi. J'avais le chagrin un peu grotesque de signifier, à part moi, à Montaigne, à Corneille, à Racine, à Bossuet, que nous n'avions pas la même opinion politique ! Mais aujourd'hui [...] quelle joie de me dire que j'ai leurs sentiments en politique aussi, que je suis tout près d'eux, que je suis l'un d'eux, que je suis eux-mêmes, et que j'ai, pour mon compte, comblé le trou stupide et renoué la tradition !

Manifestement, Lemaître pense pour sa part que classicisme et réaction vont de paire. Et bien d'autres choses s'accordent à sa nouvelle vision du monde. Traditionalisme littéraire, nationalisme partial et chauvin, passéisme accentué par l'âge, catholicisme culturel et monarchisme finissent par faire système pour permettre au critique de « trouver le port ». Son monde est désormais parfaitement clos.

Quelles sont donc les causes de l'évolution de Jules Lemaître ? Impossible évidemment de donner à cette question une réponse définitive et on se contentera à ce stade d'une recherche encore jeune de proposer quelques pistes.

D'abord sans doute un brutal rajeunissement de l'esprit républicain quand, au hasard de l'affaire, entrent en conflit les deux échelles fondamentales du projet révolutionnaire : l'individu et la Nation, et que l'échange se solde en défaveur de la seconde. Le renforcement de la dominante kantienne de l'idéologie du régime au détriment du primat social et de la cohésion qu'exige le patriotisme est pour Lemaître insupportable. Le reste semble très peu compter, comme le montre la facilité avec laquelle il varie sur le thème de la réforme électorale en s'accrochant à une République dont il s'est toujours très bien accommodé.

1 Discours du 12 novembre 1902, *La République intégrale*, Paris, Bureau de la « Patrie française », 1902.

2 APP Ba 1150, 8 juin 1903.

3 Au grand dam de ses ligueurs, Lemaître se rapproche des thèses de Maurras dès 1903, publiant une série d'articles où il met dans la bouche d'un ami des propos nettement royalistes. Ces textes seront recueillis dans un volume intitulé *Théories et impressions*, Paris, Société française d'imprimerie, 1903. Ce n'est qu'en 1908 qu'il adhère officiellement à Action française.

4 LEMAITRE Jules, *Discours royalistes*, op. cit., p. 8.

5 APP Ba 1150.

6 LEMAITRE Jules, « De quelques avantages de l'état d'esprit royaliste », *Lettres à mon Ami*, op. cit., p. 21.

Ensuite assurément, l'échec de son engagement politique. Lemaître est persuadé que la Ligue de la Patrie française représente l'immense majorité de la population dont profite une minorité intéressée et insensible aux destinées du pays. En démasquant l'imposture du gouvernement, en ressoudant le peuple autour du nationalisme et en éduquant le suffrage universel, nul doute que la France verra clair dans ce malentendu. Mais l'expérience montre l'impossibilité d'inverser un processus qui prend des allures dramatiques avec l'arrivée au pouvoir des radicaux. Le critique sort profondément dégoûté de cet insuccès. Dégoûté de la politique, mais aussi, probablement, du peuple. Orphelin d'une République qui n'aura pas lieu dans un pays n'ayant pas su se doter, ni d'un grand parti conservateur à l'anglaise ni d'un nationalisme viable, Lemaître prend acte de ce blocage et quitte l'opposition républicaine.

Mais après tout, il aurait pu trouver hors d'Action française de quoi se guérir de sa déception. A l'arrière-plan de cette trame événementielle très resserrée, court sur un temps beaucoup plus long l'évolution culturelle de l'écrivain, marquée par un classicisme de plus en plus affirmé auquel il finit par s'identifier jusqu'à la fusion. Lemaître n'est peut-être pas parfaitement crédible en royaliste mais sur ce plan c'est un client idéal pour le nationalisme intégral. On comprend donc que la pensée de Maurras exerce sur lui certaines séductions, d'autant que sa mésaventure le laisse perdu et que l'âge avançant et ayant beaucoup douté, il doit accueillir avec joie un dispositif rassurant qui ne laisse aucune question sans réponse.

Il y aurait encore bien des choses à dire pour commenter l'évolution de Jules Lemaître et on a conscience d'avoir négligé certains aspects, notamment le rôle de ses relations dans sa conversion au royalisme ou le drame de son mariage dans sa maturité conservatrice. Elle montre en tout cas, s'il est besoin de le prouver, le rôle fondamental de « l'esprit » dans les arbitrages politiques d'un individu.

Bibliographie indicative

AGULHON Maurice, *La République de Jules Ferry à François Mitterrand, 1880 à nos jours*, Paris, Hachette, 1990.

CHARLE Christophe, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Les Editions de Minuit, 1990.

NORD Philip, *The Republican Moment. Struggles for democracy in nineteenth-century France*, Cambridge, Harvard university press, 1995.

JOLY Bertrand, *Nationalistes et conservateurs en France, 1885-1902*, Paris, Les Indes savantes, 2008.

RIOUX Jean-Pierre, *Nationalisme et conservatisme. La Ligue de la Patrie française*, Paris, Beauchesne, 1977.

STERNHELL Zeev, *La droite révolutionnaire. Les origines françaises du fascisme, 1885-1914*, Paris, Seuil, 1978.